

SPECTACLE «Le barbier de Séville» ouvre la première saison d'Anne Schwaller à la tête de la salle de Givisiez (FR). Le valet aux mille facéties reviendra dans deux autres spectacles.

Figaro voit triple au Théâtre des Osses

NATACHA ROSSEL

F comme Figaro. Fantaisie. Fulgurance. Anne Schwaller a choisi le héros de Beaumarchais comme porte-parole de sa première saison à la tête du Théâtre des Osses. Au bout du fil, la comédienne, metteuse et scène, coach en art oratoire et désormais capitaine du centre dramatique fribourgeois à Givisiez dévoile la manière dont elle a tissé son programme autour de cette figure tutélaire du théâtre. «Figaro, c'est celui qui transgresse les codes, traverse les époques avec un incroyable souffle de liberté!» En guise d'ouverture de saison, elle signe la mise en scène du «Barbier de Séville», comédie folâtre à l'affiche jusqu'en décembre.

Né de l'esprit de Beaumarchais (1732-1799), Figaro est un picaresque, héros de basse naissance qui, avec une malice insolente, rudoie le monde des puissants. Car derrière ses mille facéties, ce personnage charrie les idées révolutionnaires dans la trilogie composée du «Barbier de Séville», du «Mariage de Figaro» et de «La mère coupable». Saisis par sa fougue, Mozart et da Ponte le transposent à l'opéra dans «Les noces de Figaro» (1786). Peu après la Révolution, le fripon revient dans l'opéra-bouffe de Rossini, «Le barbier de Séville» (1806) puis donne son nom, dès 1826, à un célèbre quotidien français avant de s'immiscer dans le langage courant. «Figaro est présent dans notre inconscient collectif. Pour l'anecdote, 43 salons de coiffure portent son nom en Suisse romande», s'amuse Anne Schwaller.

Rassembler autour du rire

Le choix du «Barbier de Séville» pour ouvrir la saison des Osses relève du manifeste. «Cette pièce est étourdissante par son rythme, sa joie, sa légèreté. Après tout ce que nous avons traversé, je souhaitais réunir le public autour du rire et lui offrir cette dimension du théâtre qu'est la fantaisie, le divertissement.» À travers Figaro, elle scande aussi son amour du théâtre de répertoire: «Ce qui guide mon travail, c'est l'idée d'aller chercher la vérité de chacun des personnages et de découvrir comment cette vérité résonne aujourd'hui.» Elle prend l'exemple de Bartholo, ce vieux barbon qui compte épouser sa pupille Rosine et dont les desseins seront anéantis grâce à l'intervention de Figaro. «C'est un homme jaloux, possessif, excessif, mais



«Figaro, c'est celui qui transgresse les codes, traverse les époques avec un incroyable souffle de liberté!»

Anne Schwaller, directrice du Théâtre des Osses

en même temps très touchant. Il prend conscience qu'il va trop loin et demande pardon. Il donne un éclairage très actuel aux enjeux liés à la masculinité.»

En double de Beaumarchais, Figaro fait aussi écho à la figure du metteur en scène, lui qui manigance habilement pour extirper Rosine des filets de Bartholo et lui permettre d'épouser son amant, le comte Almaviva. «Pour moi, ce personnage met en perspective ce que représente l'acte de reprendre la direction d'un théâtre, et j'avais envie de le partager avec l'équipage qui fait la richesse de ce lieu», reprend Anne Schwaller.

Après la fantaisie, la mélancolie

Fidèles complices du Théâtre des Osses, Philippe Sireuil et Eric Bulliard raconteront à leur tour l'histoire de Figaro au cours de cette saison ponctuée de rendez-vous avec le picaresque. Après la fantaisie du «Barbier de Séville», la mélancolie. En novembre, Philippe Sireuil proposera une lecture plus sombre du personnage sous la plume du dramaturge Ödön von Horváth dans «Figaro divorce» (1936), pièce dont le héros se voit contraint à l'exil alors que le nazisme monte en Allemagne. Le troisième épisode tendra un miroir à notre monde. En cours d'écriture par l'auteur fribourgeois Eric Bulliard, «Si c'est un garçon on l'appelle Figaro» transpose la fable au XXI^e siècle. La trame? «Son Figaro dira à celui de Beaumarchais qu'il a raison d'être joyeux, épris de liberté, et à celui de Horvath de ne pas désespérer», dévoile Anne Schwaller, qui en signera la mise en scène en février prochain. Héraut de l'esprit des Lumières, Figaro résonne plus que jamais dans notre monde troublé.



C'est Anne Schwaller qui met en scène ce «Barbier de Séville», pièce qu'elle qualifie d'«étourdissante par son rythme, sa joie, sa légèreté». Eddy Mottaz. Dimitri Känel

Anne Schwaller et la scène, un amour qui remonte à l'enfance

L'amour de la scène frappe Anne Schwaller à l'âge de 8 ans, dans les murs de l'Opéra de Fribourg. Elle raconte: «Mon père créait le décor de «Don Giovanni» de Mozart et m'emmenait. Un jour, la soprano qui jouait Dona Elvira est arrivée en retard. La répétition a démarré sans elle, puis nous avons entendu du bruit en coulisses.

Elle est entrée en scène au moment précis où sa partition commençait. J'ai eu le souffle coupé quand elle s'est mise à chanter.» Coup de foudre. Anne Schwaller décide de faire de la scène son métier. Elle se forme à Louvain, en Belgique, puis à la Manufacture à Lausanne, où elle rencontre Gisèle Sallin, cofondatrice du Théâtre des

Osses. «Elle m'a appelée pour me confier un petit rôle dans «Les bas-fonds», de Gorki. Quand j'ai raccroché, j'ai hurlé de joie!» Un long compagnonnage s'amorce. À Givisiez, Anne Schwaller revêt toutes les casquettes, tour à tour à l'administration, à la régie et sur les planches. Après sept ans, elle prend son envol et fonde sa

compagnie, met en scène les textes qui lui tiennent à cœur: Büchner, Musset, Ibsen. À 41 ans, la voilà de retour aux Osses, dont elle a repris les rênes après le départ du tandem formé par Geneviève Pasquier et Nicolas Rossier. Elle résume son mantra dans son édito: «Se retrouver. Se rencontrer. Ressentir. Vibrer.»



À VOIR
«Le barbier de Séville», Théâtre des Osses, Givisiez, (FR), jusqu'au 31 déc. www.theatrosses.ch

«La voie royale», sensible récit d'apprentissage

CINÉMA Présenté sur la Piazza Grande au Festival de Locarno il y a un mois, le nouveau long métrage du Valaisan Frédéric Mermoud débarque sur les écrans romands.

«La voie royale», le film réalisé par Frédéric Mermoud, raconte le parcours de Sophie, une lycéenne brillante issue d'un milieu modeste qui quitte la ferme familiale pour suivre une classe préparatoire scientifique. Le but? Intégrer la prestigieuse École polytechnique. Entre compétition acharnée, échecs et remises en question, Sophie va vite se rendre

compte de la taille du défi qui l'attend. Si «La voie royale» fait d'abord craindre les clichés, il parvient finalement à les éviter les uns après les autres. Plutôt classique, le film met en avant des questions de lutte des classes, de légitimité et de choix de vie auxquelles beaucoup devraient pouvoir s'identifier.

Comment filmer les maths

«L'idée était de rendre les maths accessibles, alors j'ai filmé les comédiens comme des musiciens, comme des sportifs, qui font des gestes qu'on ne comprend pas forcément mais qu'au final, on va trouver beau», explique Frédéric Mermoud. Le réalisateur de «Complices» et «Moka» a rencontré des professeurs et assisté à des cours afin de retranscrire au mieux la vérité de ce milieu. Mais



Sophie (Suzanne Jouannet) a quitté la ferme familiale pour suivre des études scientifiques. J.-C. Lothar

celui qui vit à Paris depuis plus de vingt ans a surtout bénéficié d'une aide privilégiée: «Un de mes fils a choisi le même cursus et a commencé sa prépa au moment du film! C'était vraiment un ha-

sard, mais c'était très agréable j'avais un témoin qui vivait les choses de l'intérieur et que je pouvais consulter.»

Pour incarner Sophie, le cinéaste a choisi la jeune Suzanne Jouannet, qui avait crevé l'écran en 2021 dans «Les choses humaines», d'Yvan Attal. «Quand j'ai vu Suzanne au casting, c'était instinctif, j'ai su que c'était elle. J'ai trouvé qu'elle prenait des risques et qu'elle allait chercher des choses en elle qui n'étaient pas si simples à exprimer.» La comédienne de 25 ans avoue en riant qu'elle a haï les maths toute sa scolarité et qu'elles lui ont fait vivre l'horreur: «Je ne comprends rien aux formules que je récite dans le film, c'est de l'apprentissage par cœur!» Pour être crédible, Suzanne Jouannet a transféré son amour

du théâtre sur les maths. «Je comprends le plaisir qu'on peut ressentir à élucider un mystère, trouver une solution comme dans un Cluedo.» Quant aux autres aspects, «entre l'illégitimité, le manque de confiance en soi, la passion, la concurrence et les concours, il y a beaucoup trop de parallèles avec mon propre parcours! Ça me nourrit de défendre ce type de personnes et d'histoires.» MARINE GUILLAIN



À VOIR
«La voie royale», drame de Frédéric Mermoud, avec Suzanne Jouannet, Marie Colomb et Maud Wyler (1 h 47). En salle.